

# LE MONDE SOUTERRAIN

## DE L'ANJOU

JACEK REWERSKI  
CHARLES GILBERT

la Nouvelle  
République

## L'HOMME DES CAVERNES EXISTE TOUJOURS

De nombreux animaux utilisent le surplomb rocheux pour se mettre à l'abri, d'autres, plus astucieux, creusent des terriers. Ceux qui sont encore plus organisés construisent leurs abris (oiseaux, guêpes, fourmis, castors...).

L'homme des cavernes ne savait pas construire. Il se satisfaisait pleinement d'une grotte mise à sa disposition par la nature (sans doute, autant que ceux qui rentrent pour la première fois dans leur nouveau logement). En fait, le premier logement de l'homme se différenciait peu de l'habitat animal, ceci à un détail près : il n'utilisait pas pour l'habitat la caverne dans toute sa profondeur, en raison de l'obscurité et de l'impossibilité d'y entretenir un feu permanent. La caverne servait de refuge qu'exceptionnellement, le plus souvent c'était un sanctuaire (Lascaux, Altamira...). Les souterrains (naturels ou non) représentent un mystère envoûtant (voûte!), une allusion à la matrice fondamentale au ventre d'une femme que l'on pénètre, en initié. Le mot « terre », dans toutes les langues est féminin. L'homme des cavernes trouvait un refuge sous un abri sous roche, ou à l'entrée d'une caverne (la Madeleine-Dordogne) où il aménageait de cabanes de branchages, de peaux et d'os.

Avec le développement de sa culture, l'homo sapiens se permet d'avoir des exigences d'esthétique et de confort. Les progrès techniques lui permettent de dépasser le stade animal d'un abri sous roche brut et d'aménager son abri en modifiant sa configuration, voir même en l'agrandissant c'est probablement ainsi que les premiers habitats troglodytiques firent leur apparition.

Le troglodytisme est donc aussi ancien que l'homme et, tout comme lui, il est universel. La nature du sous-sol le conditionne, mais ne le limite pas : en Afrique du Nord il se développe dans les calcaires, au Proche-Orient (Petra) dans les grès, en Anjou dans le tuffeau, en Turquie (Capadoce) dans la tuffe volcanique et en Chine dans les lœss (1) ! La répartition spatiale du troglodytisme semble correspondre à la logique d'une certaine zonation climatique, car l'essentiel du troglodytisme mondial est compris entre la zone tempérée et équatoriale avec le maximum du développement dans les zones arides et autour du bassin méditerranéen. Il apparaît donc que le troglodytisme est un phénomène dominant dans des régions aux climats chauds et secs. L'habitat souterrain protège efficacement dans ce cas de la chaleur diurne et de la fraîcheur nocturne. Une autre raison au développement du troglodytisme dans ces zones correspond au défaut de forêts.

Actuellement encore, plusieurs millions d'êtres humains vivent dans les cavernes (naturelles ou anthropiques) (2), et ceci, non seulement en Afrique ou

(1) Lœss : Dépôt sédimentaire meuble argilo-calcaire à grain très fin (< 6,25 um) d'origine éolienne de régions périglaciaires.

(2) Dont plus de 10 000 000 aujourd'hui.

en Asie, mais en Europe (Espagne, Italie...) et en France, laquelle possède encore quelques « habitants des cavernes », mais avant tout, de nombreux témoignages d'un mode de vie original, jadis fortement répandu.

Au début du siècle, on en comptait en France encore quelques dizaines de milliers. Dans les années 1960, selon E. Utudjian (1) vingt-cinq mille troglodytes vivent en France. Aujourd'hui ? Difficile à dire – quelques centaines peut-être, dont un bon nombre en Anjou.

Il se dénomme « Mousseau » (nom dérivant du vieux mot « mousse » = toujours vivant), et son habitat est une « cave demeurante » ou « cave demeure ».

L'étymologie du mot « mousseau » nous indique que ce type d'habitat ne correspond pas seulement à une fonction purement utilitaire, résultant de la facilité d'aménagement d'un logement. Il correspond aussi à une fonction stratégique de survie : cachette individuelle ou collective devant les envahisseurs (Normands) ou devant les persécutions politiques ou religieuses (guerres de religions, révolution...).

La construction est ici menée de l'intérieur de la matière, par l'élaboration d'un espace creux, ce qui n'est pas limitatif, comme l'est la construction d'un mur d'un édifice de surface, l'espace ainsi créé n'est pas fermé, mais ouvert (2).

En 1787, J. Houet écrit : « Ce qu'il y a de remarquable, ce qu'on agrandissoit son logement à mesure que la petite famille s'augmentoît. On cresoit alors dans le rocher : au fond de la dernière chambre, une porte, puis une autre chambre de la grandeur qu'on vouloit ; ou bien on cresoit le plafond, et l'on se practiquoit un aptement au-dessus du sien (3). »

Dans le même état d'esprit, sont construits les églises, chapelles, dépendances agricoles, etc. (souvent en réoccupant des anciennes carrières).

Contrairement à l'idée générale, l'habitat souterrain dans la région n'est pas un habitat de pauvres. Le seigneur, le bourgeois, l'ecclésiastique logeaient sous terre comme n'importe quel paysan. Aujourd'hui encore, certains édifices témoignent de l'origine de leurs occupants par la richesse de leurs décorations (cheminées, voûtes...) et surtout par le nombre d'ouvertures sur l'extérieur qui permettaient à la lumière du jour de pénétrer dans l'habitation.

Toutes ces constructions architecturales souterraines s'additionnent à un réseau très important de galeries d'anciennes carrières et donnent à la région le caractère unique, d'un pays riche en histoire sur toute sa surface, mais aussi dans ses profondeurs (4).

En raison de son importance et de son ancienneté, le troglodytisme Angevin ne représente pas seulement un patrimoine régional, mais aussi un mode de vie qui influence encore fortement l'environnement. Ce type d'habitat bien particulier, a engendré de nombreuses traditions, légendes et un folklore qui subsiste encore dans la mémoire de quelques anciens, dans l'inconscient collectif des villageois.

Les souterrains intriguent énormément et font travailler l'imaginaire. La campagne Angevine est peuplée d'histoires incroyables, mais prétendues réelles. Elles partent des esprits, des miracles, des pierres qui poussent (menhirs), des trésors cachés ou de la sorcellerie. Certains paysans vous affirmeront d'avoir connu des gens qui ont trouvé des trésors, d'autres qui ont déterré des sarcophages si grands, qu'ils ne pouvaient appartenir qu'aux géants qui peuplaient jadis la région. Pantagruel et Gargantua sont nés dans le pays !...

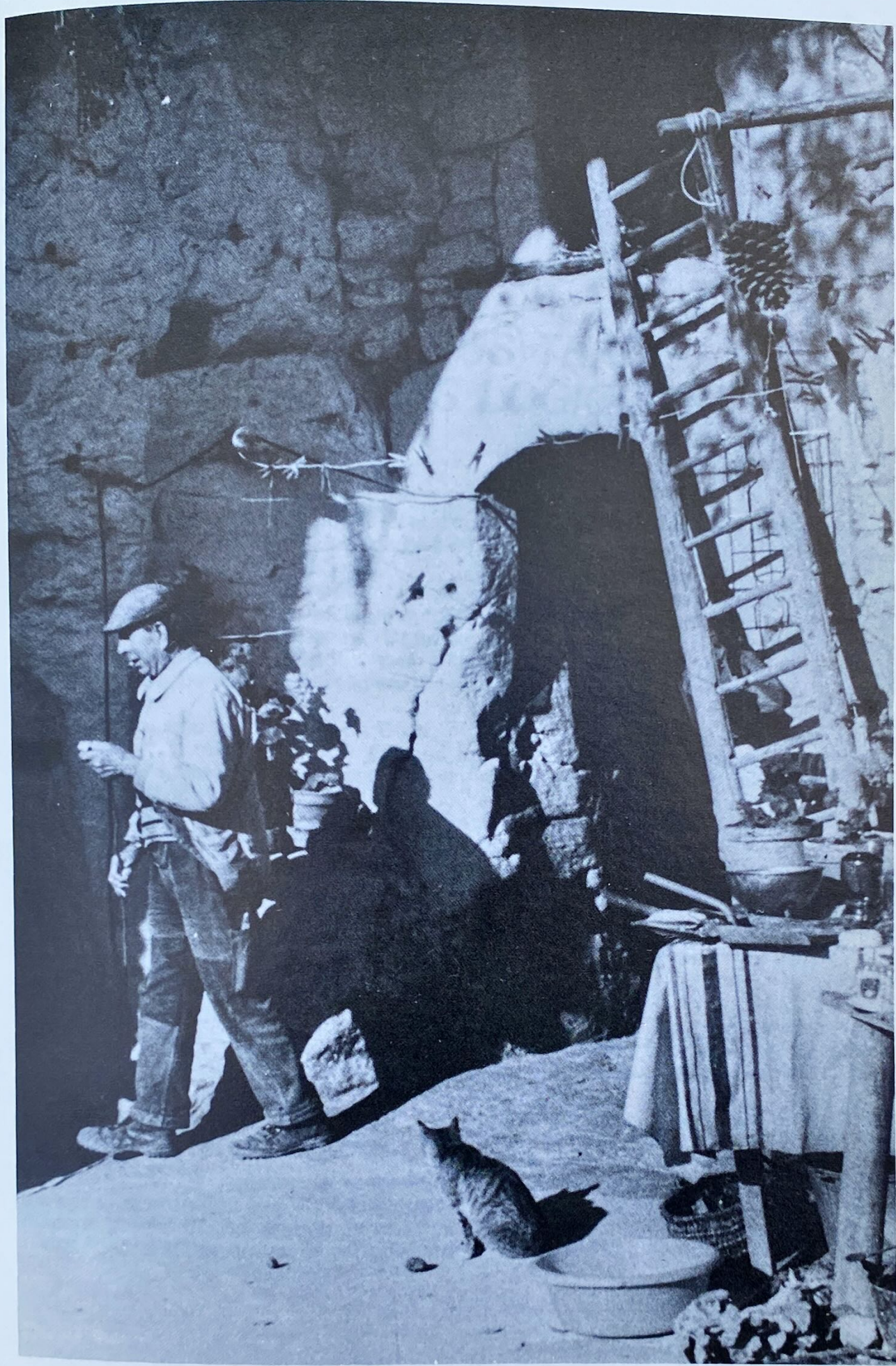
(1) Architecture et urbanisme souterrains - Robert Laffont, 1960.

(2) Maurice Broëns. - « Ces souterrains - Refuges pour les vivants ou pour les esprits », Paris, 1976. Editions Picard.

(3) Voyage pittoresque des isles de Siciles, de Lipari et de Malte - Imprimerie de Monsieur, 1782-1787.

(4) Une estimation réaliste peut envisager pour le Saumurois environ 2 000 km de galeries souterraines.

Un « habitant des cavernes » du XX<sup>e</sup> siècle le « Mousseau » de l'Anjou devant sa cave demeurante. (La Fosse-de-Sauné).



## **HABITER SOUS TERRE, C'EST PLUS LOGIQUE**

Il est difficile de dater l'habitat souterrain, car il fut fréquemment transformé à travers les âges. Parmi toutes les cavités de l'Anjou, il semble que les plus anciennes soient les souterrains-refuges.

Les entrées secrètes permettant seulement le passage d'une personne et les couloirs sinueux avec les cloisonnements mobiles et des pièges donnent à l'ensemble un caractère défensif. Défense contre les envahisseurs (Normands), mais surtout contre les bandes des pillards (chauffeurs ou écorcheurs, sous Louis XI) et les persécutions religieuses ou politiques (la guerre de Cent Ans et la Révolution).

Ce phénomène se retrouve en Dordogne, où le troglodytisme prend essentiellement la forme du refuge, ce qui n'est pas le cas pour l'Anjou. L'essentiel de l'habitat n'est que adossé, ce qui n'est plus en relation avec la notion de l'habitat troglodytique.

Il est probable qu'à l'époque gallo-romaine, l'habitat souterrain était déjà bien répandu, mais aucun témoignage matériel n'est disponible.

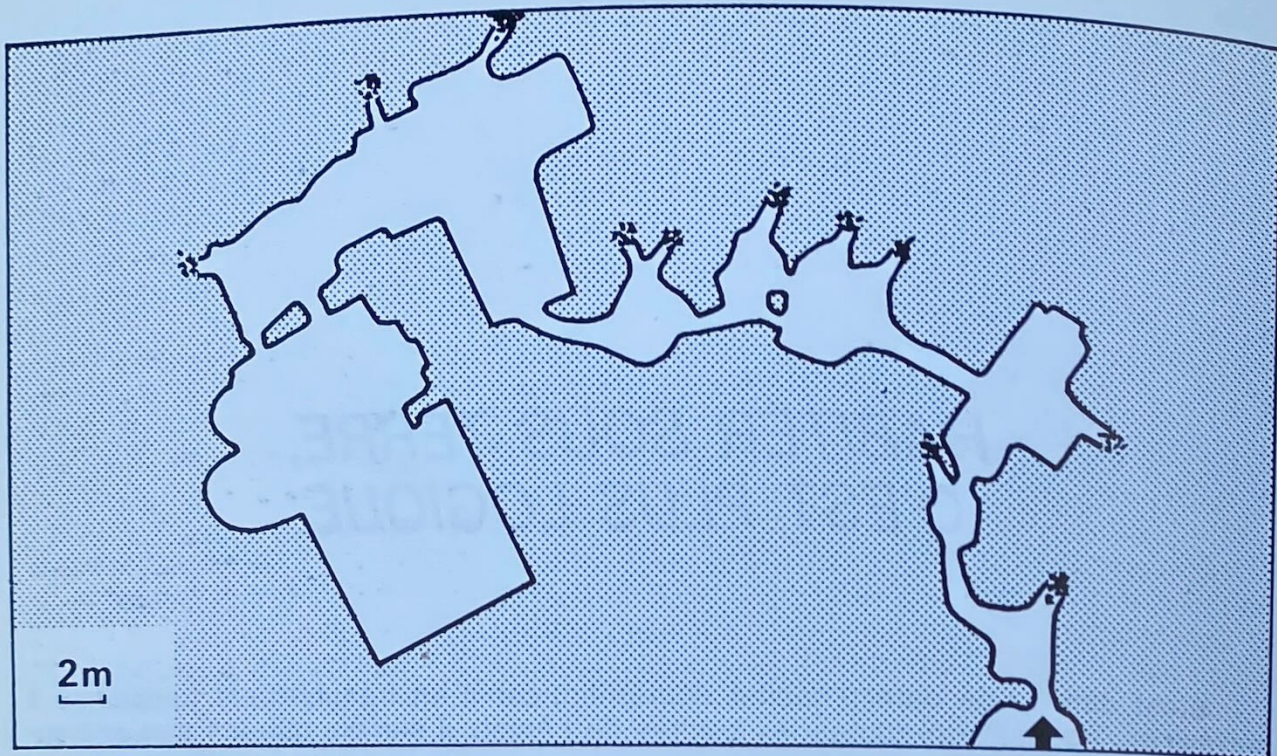
Cette fonction-refuge s'est perpétuée à travers les siècles avec un développement particulier au Moyen Age. Mais finalement c'est la fonction habitat qui a pris le dessus.

### **Troglodytes de coteau**

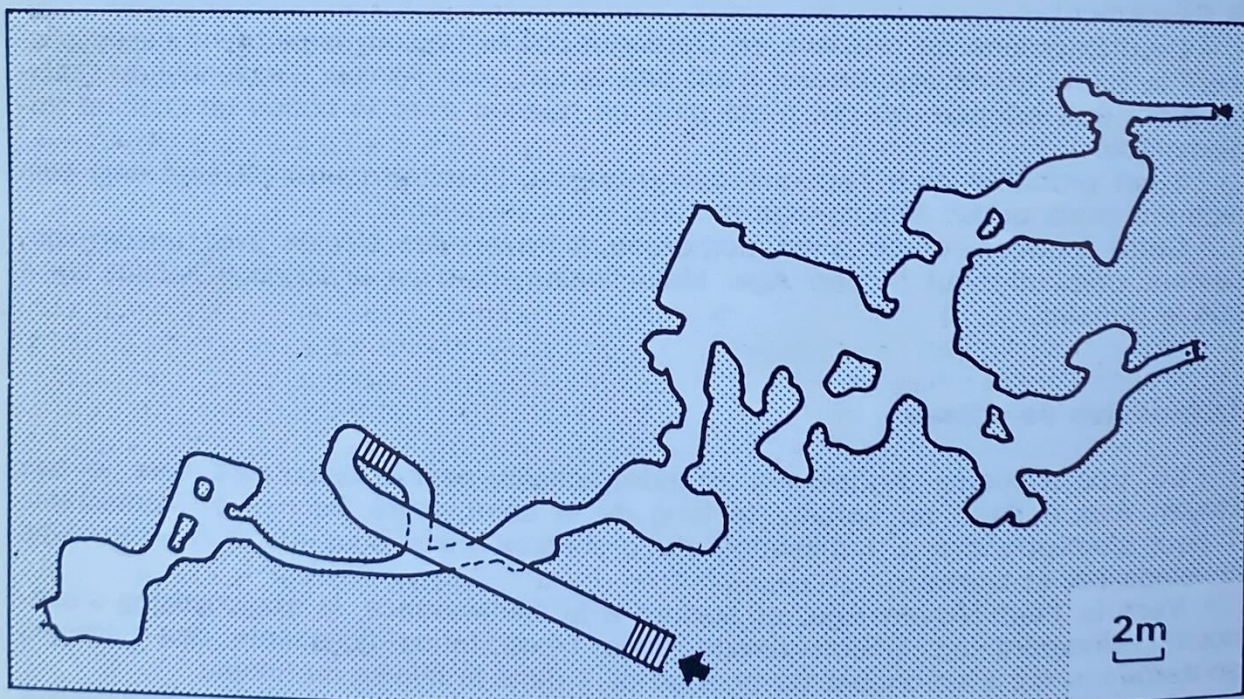
Le troglodytisme Angevin à grande échelle semble apparaître vers le bas Moyen Age à flanc du coteau, le long de la Loire, entre Gennes et Montsoreau. Il peut correspondre à l'utilisation de probables abris sous-roche creusés dans le temps par la Loire.

Vers le haut Moyen Age, et surtout à la Renaissance, le troglodytisme s'épanouit pleinement en liaison étroite avec l'exploitation florissante des carrières souterraines qui s'enfoncent de plus en plus dans la falaise du tuffeau.

Ces carrières assurent la renommée et la prospérité de la région en donnant du travail, des retombées économiques importantes (exportation), mais aussi de la matière première des constructions « aériennes » locales. Enfin, elles offrent au niveau des entrées un vaste espace creux susceptible d'être aménagé pour l'habi-



Plan d'une église souterraine : la cave de la Frairie (Doué-la-Fontaine)  
incluse dans un souterrain refuge



Plan de l'église souterraine de la cave Just-Courtin (Doué-la-Fontaine)  
incluse dans un souterrain-refuge

(Selon J. et C. Fraysse, « Les Troglodytes en Anjou ».)

tat. Les premiers troglodytes de la falaise ont aménagé leur habitat à la base du coteau à proximité immédiate de cette voie royale qui fut jadis la Loire. Ici, l'habitat est dense, aussi bien en bordure de la Loire que de ses affluents.

La plupart de ces troglodytes furent des vigneron, perreyeurs, artisans et mariniers. Les fermes au sens propre du terme sont rares (contrairement à la plaine Douésienne). L'empreinte de la Loire a fortement marqué l'habitat troglodytique ; on retrouve encore, sur les façades, quelques rares ancres marines et surtout de nombreuses portes et poutres portant des traces de leurs origines – celle des bateaux de la Loire des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Avec le temps, les Angevins ont creusé la falaise sur plusieurs étages, reliés entre eux par d'étroits sentiers, se mettant, ainsi, à l'abri des inondations et de l'humidité (Montsoreau). La voie principale passait à la limite de la falaise, entre les maisons actuelles et les caves et pouvait être parfois souterraine (Souzay-Champigny). Les propriétés s'étendaient sur le coteau. Des escaliers à flanc de coteau ou creusés dans la roche permettaient l'accès au plateau.

La carrée ou la cour des caves est réduite (comme les activités agricoles). L'habitat troglodytique, ou semi-troglodytique, avec de belles façades (souvent de la Renaissance) s'organise d'une façon linéaire, parfois sur plusieurs niveaux. Les ouvertures apparaissent à différentes hauteurs de la falaise. Cette organisation permet un meilleur éclairage à l'intérieur de l'habitat par rapport au troglodytisme de plaine. Ceci explique, aussi, en même temps que la dominance des activités économiques commerciales, l'importance de l'habitat seigneurial et bourgeois.

On rencontre, aussi, l'habitat construit à l'entrée d'une galerie d'extraction, mais, surtout, derrière l'habitat précédent, juste au contact de la falaise et du plateau, un habitat troglodytique et semi-troglodytique encastré dans les gouffres d'effondrement (fontis) des anciennes carrières (Souzay - Champigny).

Probablement vers le haut Moyen Age, les troglodytes débordent sur le plateau et s'installent solidement plus au sud dans la plaine de Doué-la-Fontaine. Ici, dans le sud du Saumurois, les carrières comme le troglodytisme présentent un caractère particulier : ils s'enfoncent verticalement dans la roche, fait relativement rare, même à l'échelle mondiale (ex. : Matmata en Tunisie).

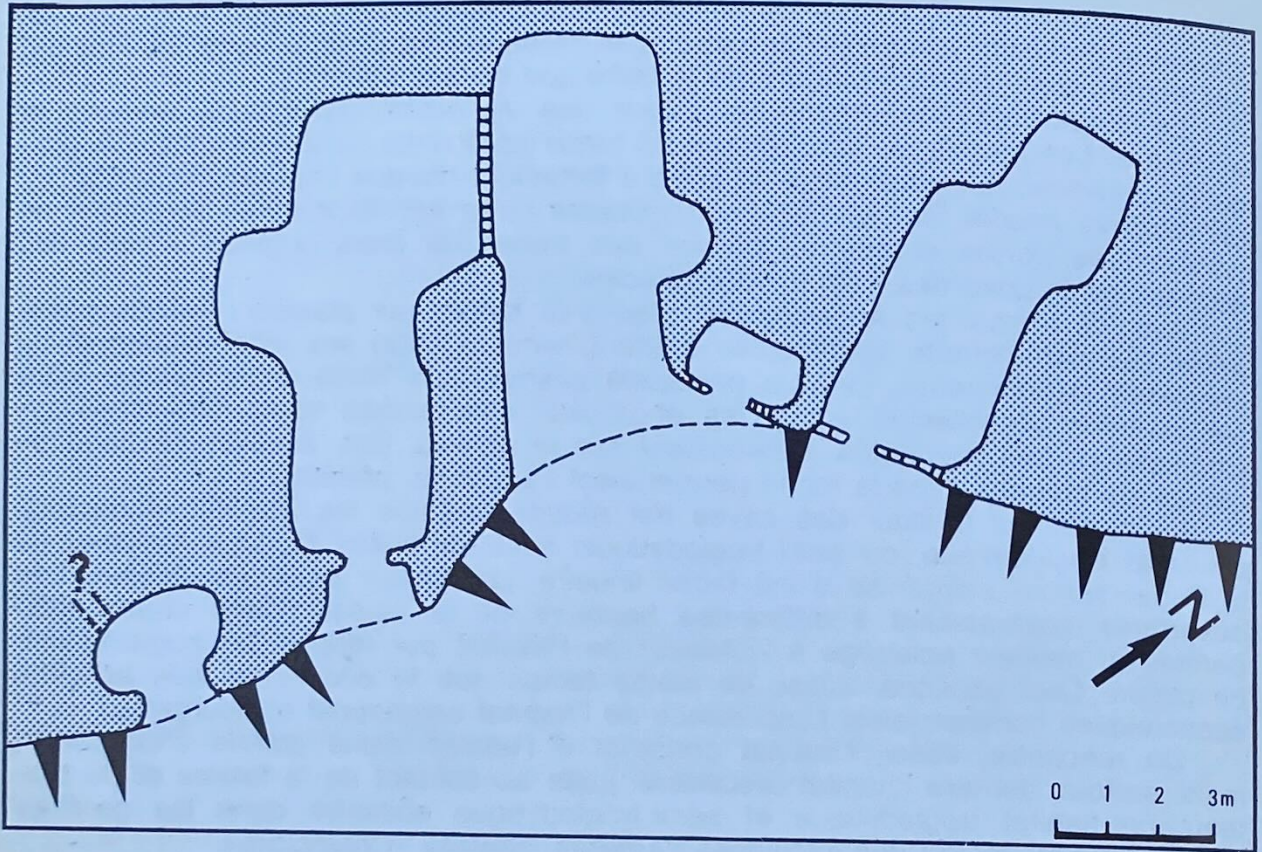
La plaine Douésienne a su développer un type bien particulier du troglodytisme de plaine (vertical), lié directement à l'exploitation d'une pierre différente du tuffeau, bien que toujours calcaire – le falun.

Ici, les travaux débutaient par l'ouverture d'une tranchée large d'un mètre. Le perreyeur s'enfonçait ensuite dans le falun, en suivant une ligne convexe, puis concave, pour descendre à la verticale jusqu'à l'épuisement de la roche, soit jusqu'à l'apparition de la nappe phréatique. La largeur de la galerie fut calculée en fonction de la profondeur du creusement, afin que l'effet de voûte puisse assurer une stabilité maximum de l'édifice (la hauteur = 2,5 x la largeur). Effectivement, on n'enregistre aucune altération visible au niveau des voûtes. Il faut, cependant, signaler que l'extraction des faluns est plus récente que celle du tuffeau, l'érosion travaille depuis moins de temps.

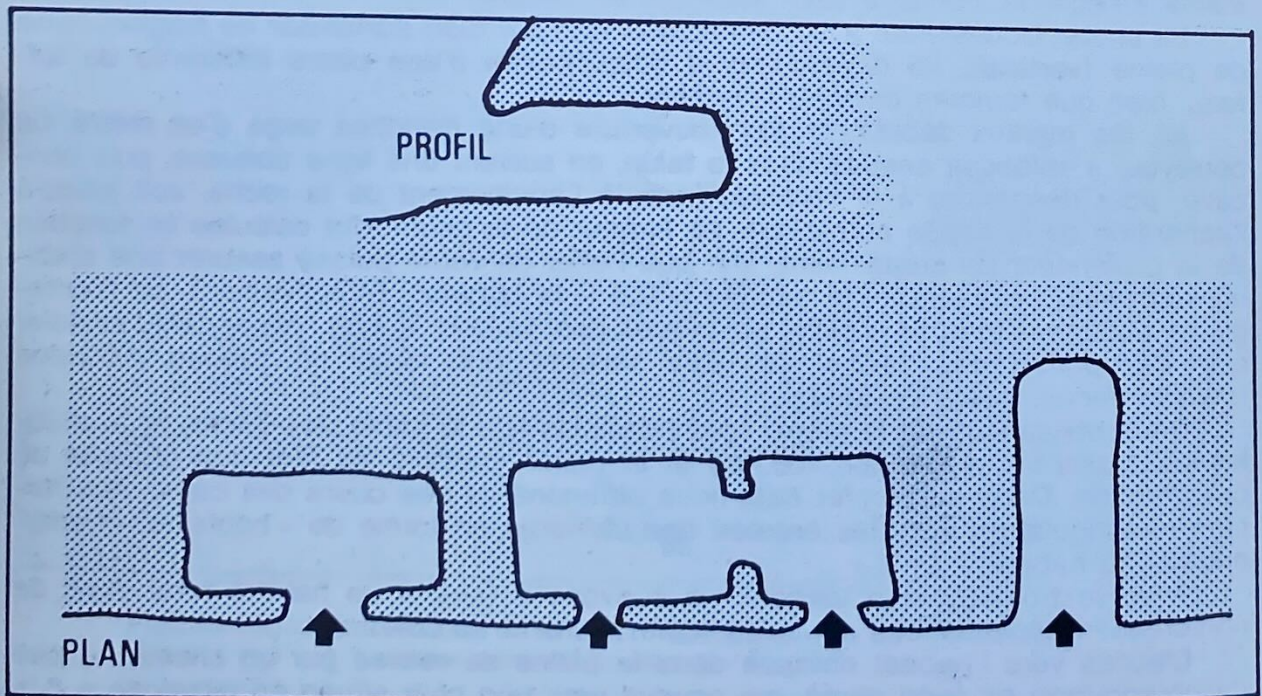
Deux utilisations de la pierre sont possibles ici : le sable des faluns pour chauffer les champs ou pour les voieries et la pierre massive en tant que matériel de construction. Dans ce dernier cas, nous obtenons ici des cours des caves aux formes rectangulaires avec les entrées des carrières en forme de « bouteilles », aménagées en habitat.

Avec le troglodytisme vertical, nous avons à faire à un habitat rural avec de nombreuses dépendances agricoles (contrairement au coteau).

L'accès vers l'habitat enfoncé dans la plaine se réalise par un chemin unique (la courdouère) en forte pente, qui conduit vers une cour située en moyenne à 8 m



Principe de l'habitat troglodytique horizontal exploitant un talus.



au-dessous du niveau des champs qui la dominent. Dans les parois de cette cour sont aménagées les pièces de la ferme.

Chaque carré (cour des caves) pouvait regrouper plusieurs foyers, et chaque foyer vivait le plus fréquemment dans une seule pièce, avec une grande cheminée située près de l'entrée. La cheminée comporte souvent un four à pain, doublée d'un four plus petit à fruits (pruneau). Comme dans les habitations de la falaise, de nombreuses petites niches font office de placards, les plus grandes abritaient les berceaux et le lit conjugal.

Entre ces « cours des caves », en hauteur, cheminent les ruelles du village, seuls témoins de surface d'une agglomération humaine, en dehors de l'église, de quelques cheminées pointantes au milieu des champs et de « jittes » servant à faire descendre les récoltes (le raisin surtout) dans les caves.

En photographie aérienne le troglodytisme vertical aggloméré (Rochemenier) nous donne une image, en apparence désordonnée, sans structure symétrique à laquelle nous sommes habitués... Dans une telle agglomération, les rues et les chemins contournent les cours des caves. L'ossature du site n'est pas faite par le réseau des communications, mais par l'espace troglodytique.

En passant lentement, de la plaine vers le plateau, on peut constater un retour rapide vers l'habitat horizontal, plus facile à concevoir. Du moment où apparaît dans le paysage un escarpement (butte, versant d'une vallée), le mode d'exploitation de la roche entraîne un alignement de l'habitat perpendiculairement à la pente. C'est le cas du Bas Sauné et surtout de la coulée du Nervau à Saint-Pierre-en-Vaux. Ici, à quelques dizaines de mètres d'intervalle, deux types d'habitat apparaissent, ceci en fonction de l'enfoncement du vallon dans le Turonien. A l'entrée du vallon, l'habitat et les dépendances s'organisent autour d'une cour enfoncée verticalement dans la roche. Par contre, dans le vallon, quand le versant est suffisamment développé, les caves ne s'organisent plus autour d'une cour, mais longent ce vallon.

## Organisation interne

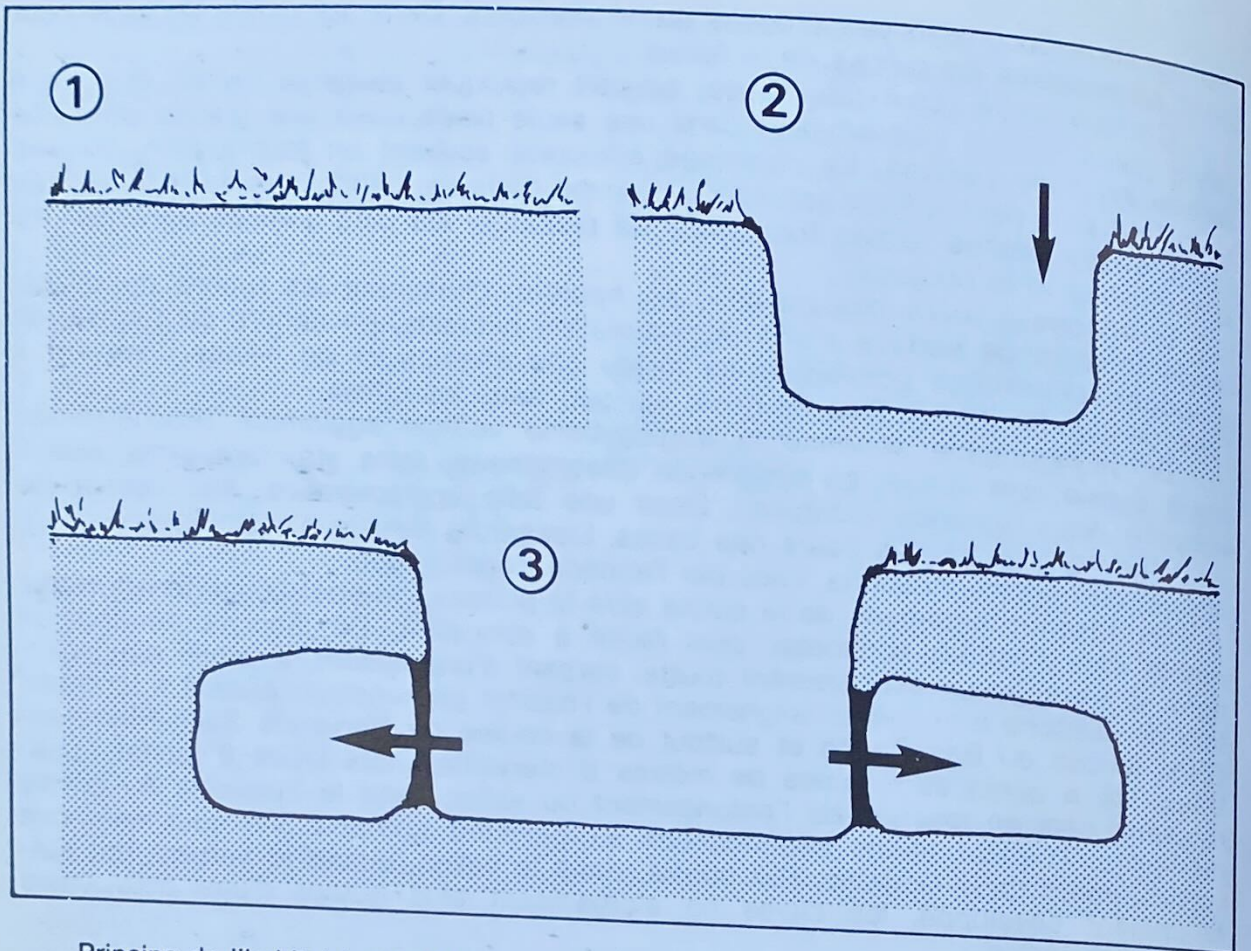
L'habitat, inclus dans la paroi limitant la cour, occupe souvent une cavité d'extraction de la pierre. Celle-ci est fermée par une façade construite (appareillée) coiffée par un auvent constitué soit par la roche en place, soit par une structure appareillée.

La façade comprend une porte composée de vantaux, permettant une ouverture sur la lumière tout en restant fermée aux animaux. Au-dessus d'elle, se trouve parfois un petit oculus (fenêtre) et à côté la fenêtre unique de petites dimensions.

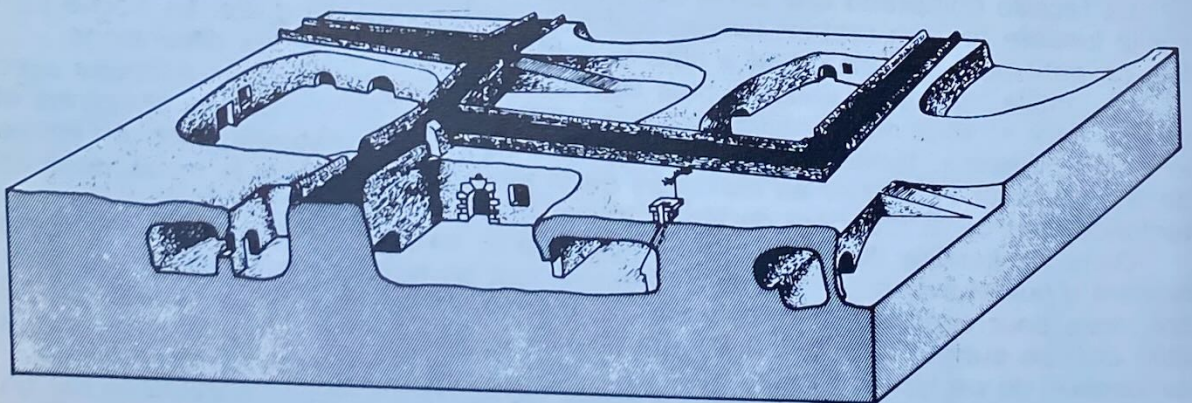
La famille troglodyte vivait le plus souvent dans une seule pièce. Allongée avec un ou deux étranglements délimitant les fonctions, elle comporte une cheminée et le « coin cuisine », formant l'espace de vie, et situé donc, naturellement, à l'entrée de la cave pour bénéficier au maximum de la lumière. Au fond de la pièce, dans un renfoncement de la grandeur du lit, se trouve la chambre à coucher.

Dans l'ensemble du phénomène troglodytique, on peut être frappé par le faible nombre d'ouvertures sur l'extérieur. Effectivement un habitat troglodytique est sombre, mais pour comprendre cela, nous devons réaliser qu'en tant qu'habitat rural, il était occupé surtout la nuit. L'éclairage du jour n'entraîne donc que très peu dans la conception de ce type d'habitat, sauf pour le coin « séjour », près de la cheminée.

Dans quelques cas plutôt rares, il existe un deuxième niveau accessible par un escalier intérieur ou extérieur. Dans le cas des cavités trop hautes, la construction d'un plafond en solives et remplissage de torchis (bousillage), permettait d'éviter la



Principe de l'habitat troglodytique vertical s'enfonçant dans une plaine ou un plateau.



Paysage type d'une construction troglodytique de plaine (verticale) avec l'organisation de l'habitat autour des cours des caves

chute de pierres et, surtout, de réaliser des économies de chauffage. Economie déjà réalisée en partie, avec la limitation des ouvertures sur l'extérieur. La partie supérieure (1<sup>er</sup> étage) pouvait servir de pièce supplémentaire, soit de grenier.

Dans le troglodytisme vertical, les dépendances sont nombreuses, mais peu spacieuses. Ceci montre que les exploitations agricoles n'étaient pas très importantes et qu'un agriculteur troglodyte était souvent doublé d'un artisan. Les étables sont : soit des anciennes galeries d'extraction, soit des caves creusées intentionnellement pour les animaux qu'elles devaient abriter : chèvres, moutons, cochons, poules ou lapins. Les dimensions des étables sont donc proportionnelles aux animaux qu'elles abritent. Les granges, souvent, ne possèdent aucun aménagement, contrairement à la cave à vin et au pressoir, où toutes les installations sont incluses dans le rocher. Au plafond se trouve une ouverture – le « jitte » permettant de verser le raisin directement dans le pressoir.

Certaines cours de caves disposaient d'une chapelle ou d'un veilloir, cave profonde, sans cheminée, de dimensions variables, avec une banquette aménagée directement dans la roche et faisant le tour de la cave. C'était le lieu de réunions, de veillées ou des noces « troglo » – une salle de fêtes du village !

J'ai retrouvé ce même principe de banquette rocheuse au Proche-Orient dans les tombes du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., creusées dans les calcaires. Les familles des défunts les utilisaient, lorsqu'ils venaient « veiller leurs morts ».

## **Les avantages d'un habitat souterrain**

Pendant quelques instants, soyons moins conformistes et devenons logiques. L'architecture souterraine nous semble bizarre, pourtant, depuis des siècles, elle procure à l'homme, non seulement une protection physique, mais aussi psychologique. En plus, elle est plus logique et plus facile à édifier que celle de surface.

Effectivement, plutôt que d'extraire la pierre, la tailler, la transporter pour, enfin, poser un bloc sur un autre, pour délimiter un espace arbitraire, le troglodyte excave directement son habitat dans la roche. Ceci représente, pour lui, un gain de temps et d'argent.

Par rapport à la construction de surface, la conception et la réalisation d'un troglodyte relève d'une architecture inverse – négative, alors que, du point de vue de l'économie, il s'agit d'une réalisation positive, car non seulement la construction ne coûte rien, mais elle peut rapporter par la vente de la matière extraite. Essayons, aujourd'hui, de faire mieux !

Au Moyen Age, une ferme troglodytique devait représenter beaucoup plus de sécurité et de confort qu'une ferme de surface : un toit de chaume, un seul rez-de-chaussée au sol en terre battue et les murs en torchis – quel inconfort et que de problèmes d'entretien et de sécurité !

Dans un troglodyte, il n'y a ni murs maçonnés, ni charpente, ni toiture à surveiller ! Encore une fois, pure économie.

Un autre critère d'ordre économique réside dans la remarquable stabilité thermique réalisée à l'intérieur d'un massif rocheux. La température est plus ou moins constante (plus la cave est profonde, plus les variations sont faibles), et se maintient entre +10 °C et +15 °C pendant toute l'année.

L'été, le troglodyte offre la fraîcheur, l'hiver par contre, il suffit de chauffer légèrement, afin d'obtenir une température satisfaisante.

Nous voyons qu'en ce qui concerne l'économie d'énergie, les « hommes des cavernes » sont bien en avance sur les « homo-sapiens » des H.L.M.

Enfin les troglodytes ne subissent pas d'impôt immobilier, car selon la loi, il y a maison que lorsqu'il y a un toit !

Effectivement, l'homme redécouvre à nouveau les avantages de l'espace souterrain : l'espace et les économies de l'énergie. Les incrédules pourront dire : « économie... ?, et le surplus d'éclairage et de ventilation ! ? » Les recherches effectuées dans ce domaine (1) démontrent que le coût d'éclairage et de ventilation supplémentaires sont largement inférieurs aux coûts de climatisation et de chauffage. Les économies d'énergie peuvent atteindre 85 % !

Habiter sous terre, c'est vraiment plus logique !

---

(1) Stauffer, 1978.

## L'ARCHITECTURE TROGLODYTIQUE

D'une manière générale, l'architecture souterraine était et reste une architecture de services : temples, catacombes ou nos garages souterrains à plusieurs niveaux. L'architecture domestique, au sens strict du terme, est relativement rare dans le monde souterrain, cependant, l'Anjou peut nous donner quelques exemples de cet art rupestre.

La typologie de l'habitat troglodytique se définit en fonction de plusieurs critères, tels que le relief (topographie), les matériaux (la lithologie), le rang social des propriétaires et leur profession.

La topographie joue un rôle primordial dans la différenciation de l'habitat souterrain. Nous savons que, dans une falaise (le long de la Loire), le troglodytisme horizontal ordonne l'habitat d'une manière alignée, parallèlement au front de celle-ci, l'habitat étagé n'est pas rare ici.

Sur une surface plane, plateau ou plaine, l'habitat s'enfonce verticalement et s'ordonne autour d'une cour excavée.

La nature de la roche, en fonction de son homogénéité et de sa résistance, permet l'élaboration de salles plus ou moins vastes avec des piliers de soutènement et des façades plus ou moins aérées.

Le facteur socio-culturel est aussi primordial, car il définit : l'ampleur de l'habitat, l'ornementation et, surtout, le nombre et les fonctions des dépendances. Avant d'aborder les caractères architectoniques de l'habitat souterrain de l'Anjou, distinguons cinq types d'habitation de notre sous-sol.

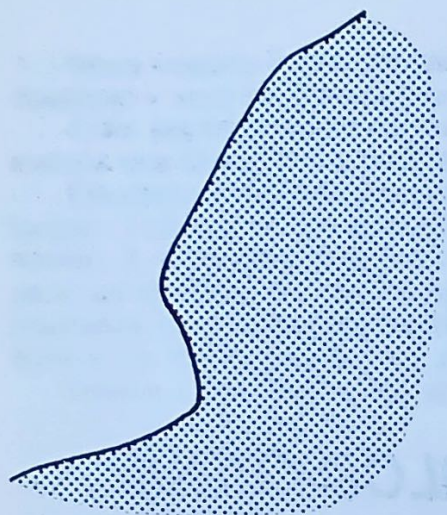
- L'habitat troglodytique : excavation réalisée dans le but de créer un habitat. Aucune trace de toit, ni de charpente.

- L'habitat troglodytique aménagé : aménagement des entrées des carrières souterraines pour l'habitat troglodytique. Pas de toiture, ni de charpente, mais souvent de faux plafonds pour limiter la hauteur des pièces, dont le but est l'économie d'énergie.

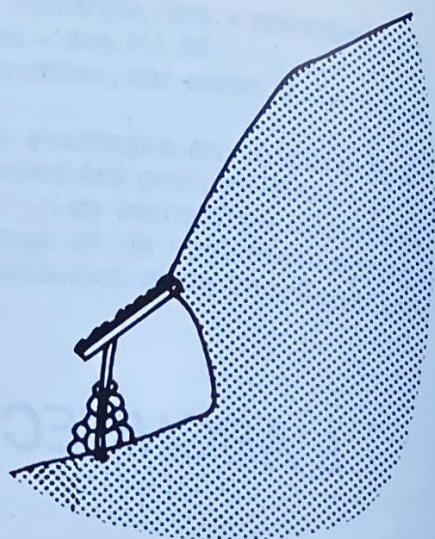
- L'habitat semi-troglodytique : une partie creusée, l'autre construite avec charpente et toiture.

- L'habitat adossé : toute la toiture est construite et il n'y a qu'un ou deux murs constitués par la roche. Quelques aménagements sont creusés dans celle-ci.

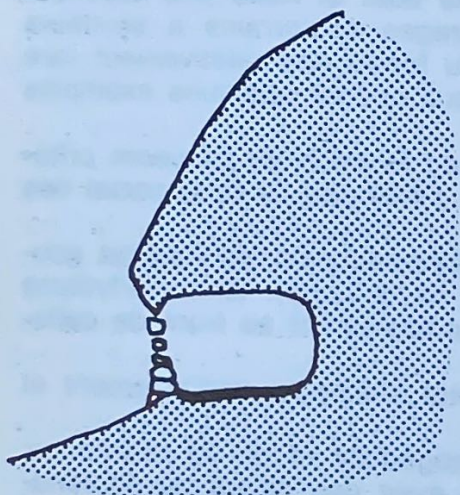
- L'habitat indépendant (construit), n'ayant plus aucune relation avec la paroi. Il occupe, cependant, un espace souterrain ouvert : cour des caves ou gouffre d'effondrement.



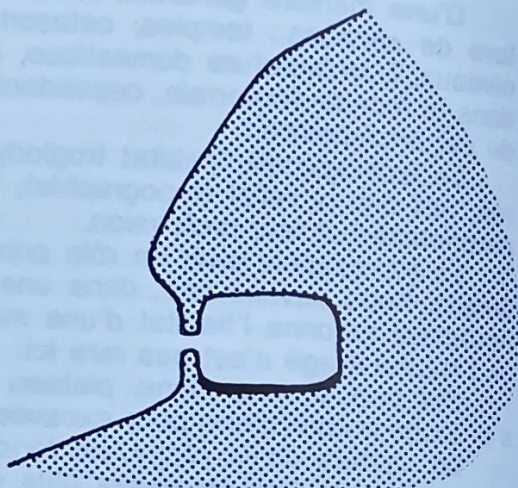
A



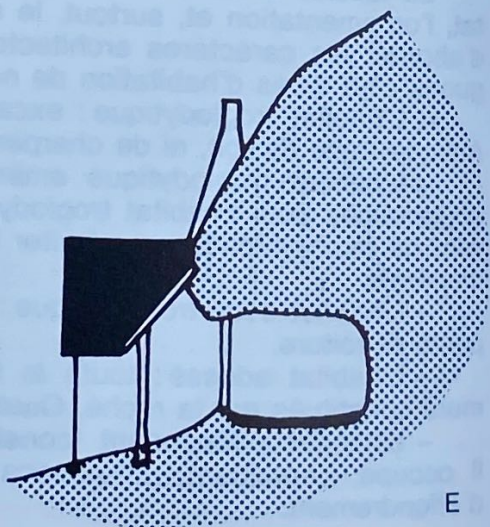
B



C



D



E

- A - Abri-sous-roche brut
- B - Abri-sous-roche aménagé (couvert)
- C - Habitat troglodytique avec façade appareillée
- D - Habitat troglodytique avec façade monolithe
- E - Habitat semi-troglodytique

Evolution de l'habitat troglodytique depuis l'abri sous-roche jusqu'à l'habitat semi-troglodytique.

Il serait trop simpliste de dater chaque type d'habitat selon la datation relative du type : l'habitat troglodytique est plus ancien que l'habitat semi-troglodytique, lequel est plus ancien que l'habitat indépendant. De nombreux villages de notre région ont toujours été à la fois creusés et construits. Cependant, un troglodyte n'a jamais été creusé, après la construction des maisons, lesquelles entraînaient les caves demeurantes à un abandon inexorable.

L'habitat construit, bien qu'occupant un espace souterrain ouvert, n'a rien de troglodytique, de même que l'habitat adossé qui ne fait que l'économie d'un mur. Nous nous intéresserons donc, uniquement, à l'habitat troglodytique.

## La façade

L'aspect extérieur d'un troglodyte (vrai), qu'il soit vertical ou horizontal, dans le falun ou tuffeau, se compose d'un auvent, d'une façade monolithe ou appareillée, avec un nombre restreint d'ouvertures et de quelques éléments secondaires, comme : escalier, puits, niches, boulines... Les façades monolithes (taillées entièrement dans la roche) sont relativement rares et demandent, en principe, une roche bien résistante et homogène. Le plus souvent, la façade est appareillée, c'est-à-dire construite souvent avec des matériaux issus du déblaiement. Dans ce cas, l'utilisation de la cave, faite pour l'habitat, fait suite à l'extraction commerciale de la pierre. Cependant, on ne peut pas parler de carrière.

La façade est fréquemment protégée par une avancée de la roche formant un auvent, ce dernier est parfois construit. La façade est percée par une porte et une fenêtre. Quelquefois, un oculus est présent au-dessus de la porte. La porte est composée d'un ou deux vantaux. L'articulation, pour les plus anciennes, se fait par un pivot, appelé crapaudine (1), logé dans deux trous cylindriques aménagés sous le linteau et à l'extrémité du seuil.

Ce système de pivot est très ancien, son utilisation remonte à l'Antiquité et semble caractériser l'architecture troglodytique angevine car spécifiquement il est introuvable à ma connaissance dans des constructions de surface de l'Anjou.

Les fenêtres sont rares, le plus souvent une, près de la porte, de dimensions modestes ( $H < 1 \text{ m}$   $L \approx 50 \text{ cm}$ ) et de forme rectangulaire.

La façade portait, souvent, une niche en hauteur, pour une statuette de la Sainte Vierge, mais aussi une niche pour le chien, de même que quelques boulines destinés aux pigeons et des trous obliques destinés à des bâtons servant d'égouttoir aux pots.

## La pièce d'habitation

Comme les anciennes fermes de surface, les troglodytes disposent d'une seule pièce. Celle-ci cumule plusieurs fonctions : cuisine, séjour, chambre. La cuisine et le séjour, ou plutôt la chambre à manger, se trouvent près de l'entrée, afin de pouvoir bénéficier au maximum de l'éclairage. C'est là, aussi, que se trouve la cheminée, la principale ornementation de la pièce.

La chambre est constituée fréquemment par des renforcements (niches) de la taille d'un lit. Le mobilier est, lui aussi, le plus souvent creusé (placards, niches).

La forme de cette pièce principale est irrégulière, le plus souvent allongée avec de légers étranglements délimitant les différentes fonctions. Les angles sont

(1) Godet de métal dans lequel entre le gond d'une porte.



arrondis et les murs inclinés se prolongeant en voûte, l'absence des angles vifs et de la non-verticalité des parois s'explique par le souci de la solidité de la voûte avant tout, mais aussi, par la non-utilisation du mobilier construit (placards), nécessitant des murs verticaux et droits.

Le sol est souvent formé par la roche nivelée, mais, parfois, il est couvert de carreaux de terre cuite. Le plafond est le plus souvent constitué par la voûte de la cave légèrement bombée, voire plus ou moins horizontale. Dans quelques cas, relativement rares (sauf pour le falun), nous pouvons découvrir un troglodyte à deux étages. Lorsque la pièce est trop haute, le troglodyte comporte un plancher, réalisé par des solives, et un remplissage de torchis posé sur des branches de châtaignier (bousillage). Une telle réalisation ajoute une pièce supplémentaire avec parfois un escalier intérieur, cela assure une économie de chauffage pour la pièce principale et évite la chute des pierres.

L'ornementation principale de la cave demeurante est une cheminée. Celle-ci illustre bien la condition sociale du locataire.

Une cheminée entièrement creusée, épousant parfaitement la courbure de la paroi, caractérise un habitat paysan pauvre. Alors qu'une cheminée appareillée, s'avancant dans la pièce, serait signe d'une certaine aisance sociale. Ces cheminées sont toujours importantes ; de la hauteur d'un homme pour une largeur pouvant atteindre deux mètres.

Le four à pain accompagne traditionnellement la cheminée paysanne. Le four, creusé dans la masse, est appareillé de blocs de tuffeau, son diamètre est en moyenne proche de deux mètres (photo...). Parfois, à côté du four à pain, se trouve un deuxième four, plus petit, destiné à la cuisson des prunes.

## Les dépendances

Nous savons, déjà, que les dépendances de l'habitat paysan, sont dans l'ensemble réduites. Les paysans possédaient peu d'animaux de ferme de grande taille. Le cheptel de la ferme se composait surtout d'un âne, plusieurs cochons, chèvres, moutons, lapins et poules. La forme de l'étable, comme celle d'autres dépendances, est plutôt circulaire avec une voûte en coupole. Les dimensions sont proportionnelles à la taille de l'animal. Le mangeoire, comme l'anneau pour attacher l'animal, est directement creusé dans le rocher.

Il faut signaler que quelques paysans gardent encore leurs vaches dans les caves, bien que leur habitat est « sorti à la surface » depuis longtemps. Ils affirment que leurs animaux ne sont jamais malades, contrairement aux vaches des voisins, habitant dans les étables de surface. Les caves, servant de grange, possèdent une voûte percée d'une ouverture (beilloire) donnant à la surface comme une cheminée. Elle servait d'aération, mais surtout, de moyen rapide d'acheminement dans la ferme de différents produits agricoles, récoltés à la surface. Dans le cas d'une ferme de vigneron, une telle ouverture, appelée jitte de pressoir, permettait de jeter le raisin directement dans le pressoir.

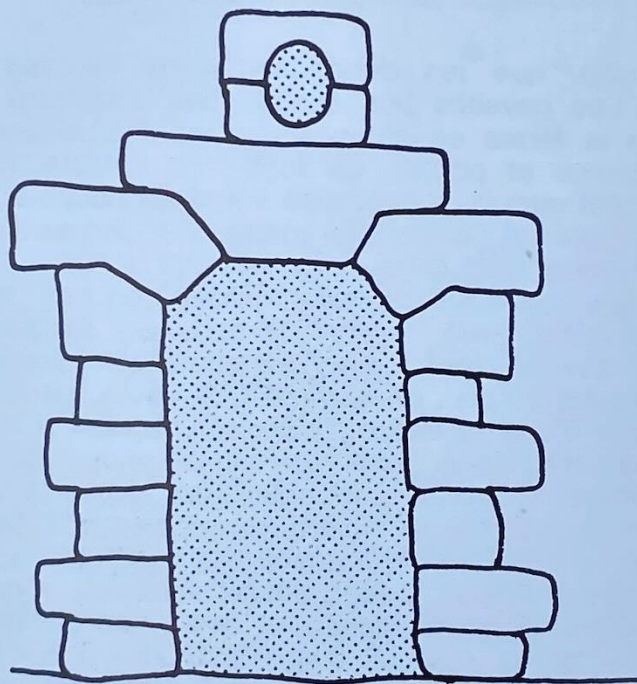
Aux différentes dépendances, il faut ajouter épisodiquement une salle profonde de dimensions variables, sans cheminée et avec une banquette taillée dans la masse, faisant le tour de la cave. Il s'agit là d'un « veilloir », fréquenté plus ou moins régulièrement par une ou plusieurs familles (foyers), servant aussi bien de salle de veillée que de salle de fête.

L'habitat seigneurial reprend la conception d'un aménagement troglodytique paysan, à quelques détails près : l'habitat est plus vaste, avec plus d'ouvertures sur l'extérieur, l'ornementation plus recherchée ; il dispose, souvent, d'un pigeonier et surtout de souterrains-refuges.

D'une manière générale, l'architecture troglodytique de l'Anjou présente peu de caractères originaux par rapport à celle de surface. Elle imite l'architecture de surface, en s'adaptant au milieu.

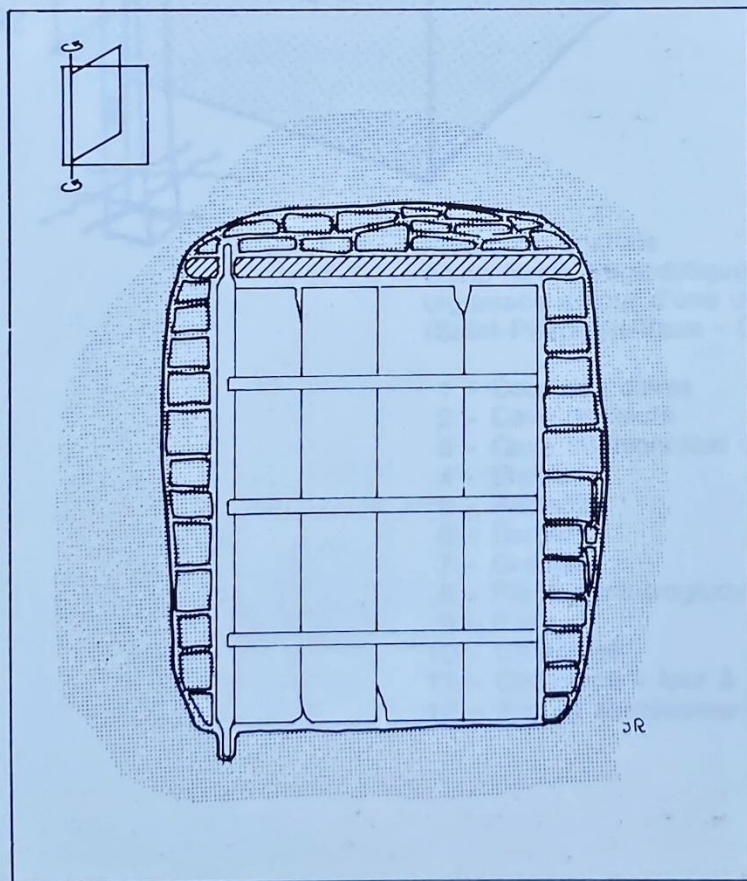
Il n'y a aucune règle particulière dans l'aménagement de l'intérieur ou de la façade, voire même au niveau de l'orientation. Le tout semble répondre, avant tout, à deux contraintes : la topographie et la nature de la roche. Le reste correspond à une transposition sous terre de l'habitat de surface. C'est pourquoi, encore une fois, il n'est pas possible de déterminer une chronologie relative dans l'habitat existant, selon laquelle un troglodyte est plus ancien qu'un semi-troglodyte, etc.

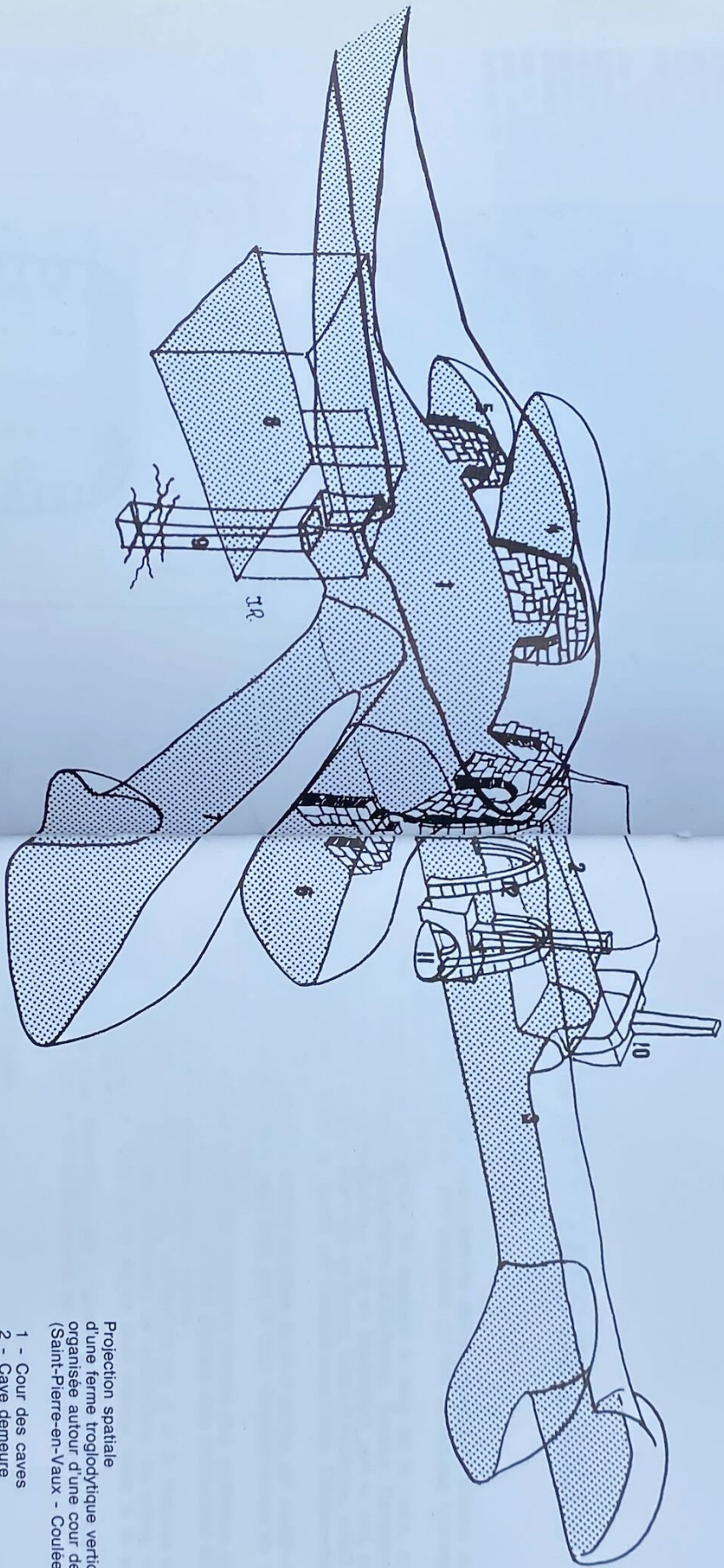
Cependant, parfois peuvent apparaître, d'une façon fugitive, quelques éléments d'un troglodytisme plus ou moins authentique. Ainsi, par exemple, à Souzay-Champigny, presque à l'entrée du village souterrain, on voit apparaître, en faveur de l'ouverture des galeries, servant actuellement de rues, un antique habitat troglodytique. Il est perché à plus de deux mètres de hauteur et semble appartenir à un ensemble de souterrains refuges, dont un couloir obstrué du même niveau débouche sur une autre paroi de la galerie-rue. La fonction refuge semble être, cependant, contredite par deux petites fenêtres en ogives qui recherchent de la lumière dans un trou sur le plateau. Sommes-nous en présence d'un vrai troglo ?



Porte coiffée d'un « oculus »

Exemples de fixation et d'articulation de vieilles portes à pivot Souzay-Champigny. A remarquer les clous en bois. La plupart des structures en bois, dans les demeures troglodytiques du bord de Loire, sont constituées par le bois de récupération de bateaux de la Loire des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.





Projection spatiale  
 d'une ferme troglodytique verticale  
 organisée autour d'une cour de caves  
 (Saint-Pierre-en-Vaux - Coulee du Nerau).

- 1 - Cour des caves
- 2 - Cave demeure
- 3 - Cave multifonction : cuisine-cave
- 4 - Etable
- 5 - Poulailier
- 6 - Bergerie
- 7 - Grange
- 8 - Piece semi-troglodytique (toit construit)
- 9 - Puits
- 10 - Cheminée
- 11 - Cheminée + four à pain
- 12 - Arc de soutènement

## LES MYSTÈRES DE L'ANJOU

Entre Saumur et Montsoreau, derrière chaque maison, ou chaque mur, on peut deviner des portes voûtées, des courettes ou des ouvertures creusées dans le rocher menant vers l'inconnu.

Ces villages sont nombreux. En passant le long de la Loire, on découvre Gennes, Trèves, Cunault, Chêne-Hutte-les-Tuffeaux, Saumur, Dampierre, Souzay-Champigny, Turquant et Montsoreau. Puis en descendant vers le sud, on peut suivre la route de Fontevrault, Saint-Cyr-en-Bourg, Doué-la-Fontaine, avant de tourner vers le nord, pour fermer la boucle par Denezé-sous-Doué, Rochemenier, Louerre, Grésille et Coutures.

Il ne s'agit là que de quelques localités parmi d'autres, qui méritent le détour, mais qui, malheureusement, sont trop peu et trop rarement mises en valeur. Les découvertes ne s'arrêtent pas là.

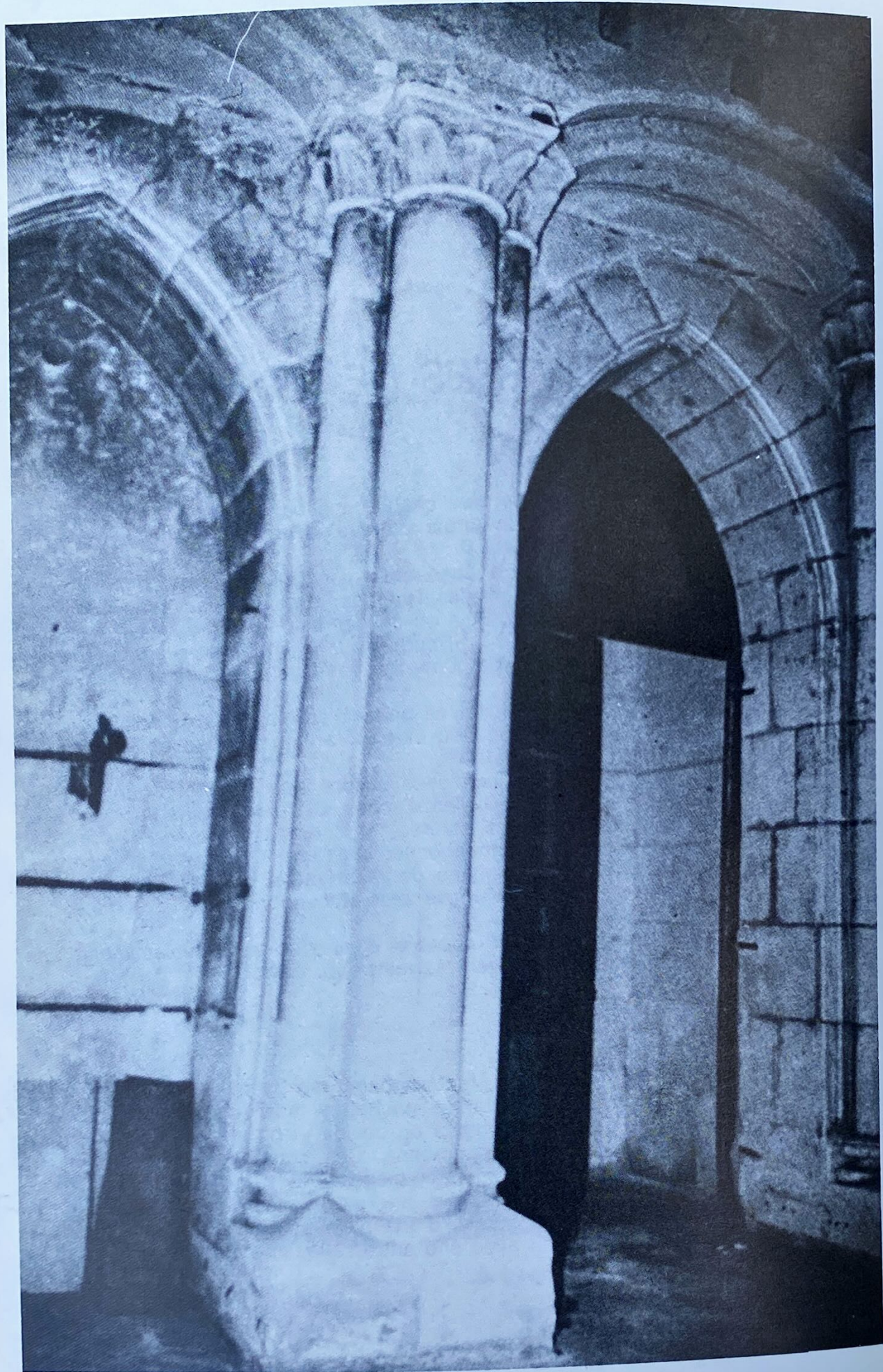
Le sous-sol angevin recèle des richesses encore plus curieuses que l'habitat souterrain, mais celles-ci sont plus difficiles d'accès. Des souterrains secrets, avec des entrées discrètes, perdues dans la nature.

Ainsi certains textes d'archives, mentionnés par J. et C. Fraysse signalent la présence dans de nombreuses communes de souterrains, de salles, voire même d'églises troglodytiques, dont on ne trouve plus aucune trace à la surface, les entrées étant éboulées.

Aujourd'hui, plus personne n'est capable d'indiquer leur emplacement. Les chercheurs de trésor et d'insolite peuvent se mettre au travail.

### Souterrains-refuges

Parmi les souterrains secrets, il faut signaler, en premier lieu, un nombre important de souterrains-refuges, véritables cachettes individuelles ou collectives, creusées dans le rocher. L'entrée aboutit à un couloir étroit et assez bas, ne permettant le passage que d'une seule personne. Ces couloirs présentent bien le caractère défensif, comportant de nombreux pièges, guets, cloisonnements mobiles et, enfin, au bout de ce passage rétréci, une pièce avec des banquettes creusées dans la roche. Il peut s'agir, aussi, d'une salle assez vaste, avec plusieurs couloirs exigus communiquant, soit avec une autre salle, soit vers l'extérieur.



Voici comment un naturaliste du XIX<sup>e</sup> siècle pouvait voir ces souterrains. « Il serait dangereux de pénétrer sous ces voûtes obscures sans avoir de conducteur, car, outre qu'elles s'étendent fort loin, on peut courir les risques de se précipiter dans un puits qui s'y trouve. Je ne chercherai point quel a été le but qui a dirigé cette singulière construction, mais, en considérant l'embouchure étroite qui y conduit, la difficulté même qu'il y a d'y grimper, on ne peut s'empêcher de croire que cela n'ait été fait pour un motif extraordinaire. Dans plusieurs endroits, aux environs de Saumur, on rencontre de même des demeures souterraines, faites avec autant de mystère, et où, cependant, on reconnaît qu'elles étaient destinées à cacher un grand nombre de personnes. » (Dr Gaulay, 1807).

Certains souterrains-refuges, peuvent nous apparaître comme très « performants », car équipés d'ouvertures acoustiques et d'aération, de même que de puits pour pouvoir s'y cacher longtemps. Il était possible, aussi, à partir de ces puits, d'accéder à d'autres passages secrets. D'ailleurs, même dans certains puits de surface, on peut trouver des cachettes qui servaient à dissimuler le sel pour échapper à la gabelle. La fraude fiscale qui ne date pas d'aujourd'hui.

## Les Eglises

Il est surprenant, aussi, de rencontrer sous terre des églises souterraines, comme, par exemple, celle de Doué-la-Fontaine qui semble appartenir à un ensemble de souterrains-refuges. Il s'agit, en principe, de l'édifice religieux souterrain le mieux conservé de la région, mais il n'est pas accessible au public.

## Habitat seigneurial

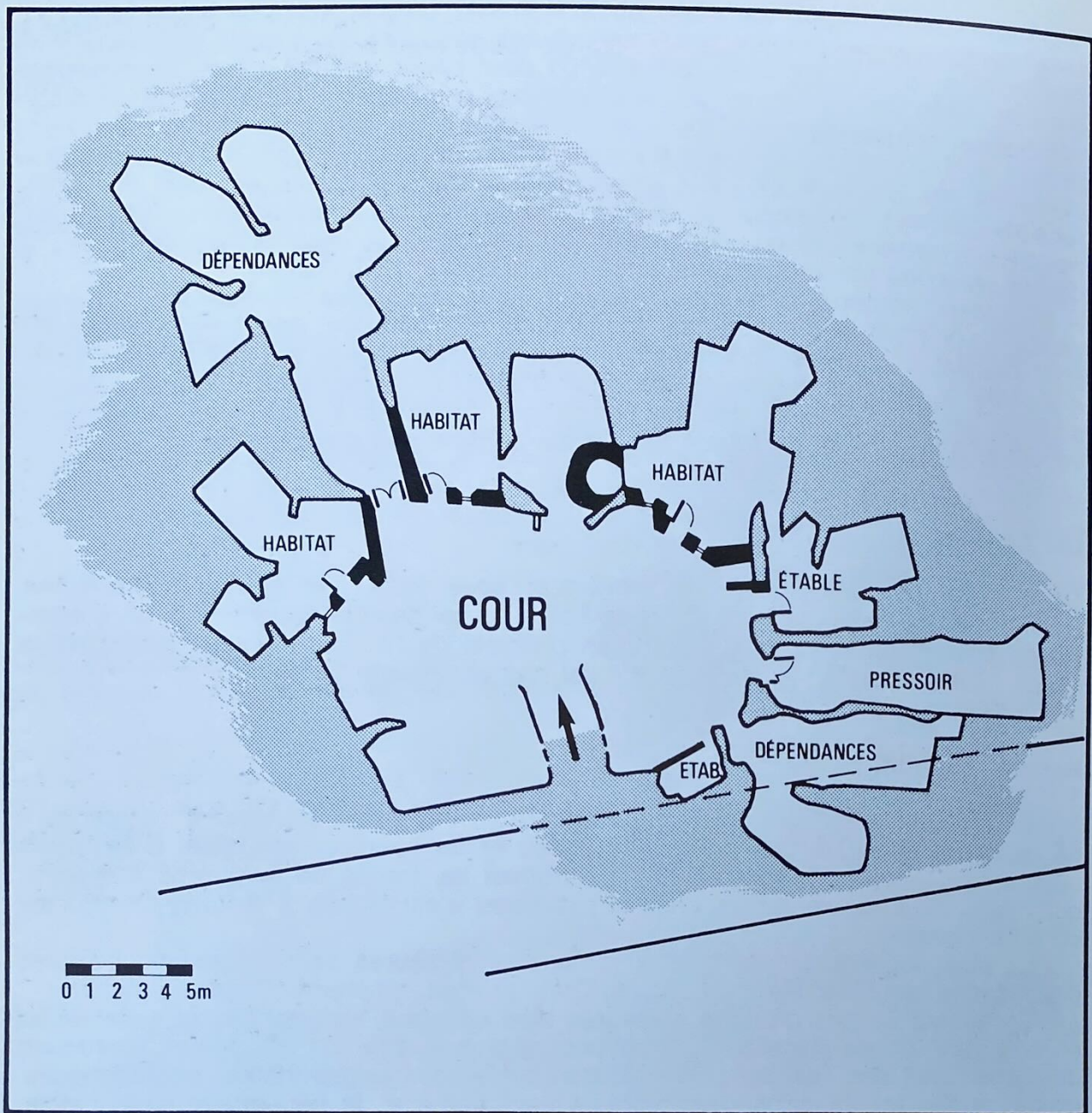
En étudiant le milieu troglodytique encore vivant, on ne peut que constater qu'il ne concerne plus que des personnes âgées et de condition modeste. C'est pourquoi, il peut apparaître surprenant de retrouver les traces de demeures troglodytiques seigneuriales, véritables châteaux, comme c'est le cas à Souzay-Champigny ou à La Vignolle.

Le plus souvent, ce sont, aujourd'hui, des demeures semi-troglodytiques avec des façades ajoutées. Mais à l'origine, l'habitat était entièrement dans le rocher.

En dehors de ces grandes demeures bien connues, répertoriées et maintenues en bon état, (on ne visite pas), il est encore plus surprenant de croiser, au hasard des chemins, des vestiges d'antiques demeures seigneuriales troglodytiques, malheureusement abandonnées, rongées par l'herbe et la végétation. Quelquefois, ces anciennes demeures laissent apparaître timidement les traces de leur splendeur, intégrées dans un banal ensemble de cour de ferme, elle-même abandonnée.

Cet habitat seigneurial, surtout en plaine, peut être confondu avec l'habitat paysan. Cependant, le rang social des propriétaires permettait un habitat plus vaste, plus d'ouvertures sur l'extérieur et l'ornementation était plus recherchée. On les reconnaît à leur pigeonnier, privilège exclusivement nobiliaire.

On peut s'attarder un instant sur ces fuies souterraines (pigeonniers). A l'origine il ne s'agissait pas seulement d'un élevage pour la viande, mais aussi, le guano servait d'engrais à une agriculture assez pauvre, par ailleurs, en élevage. Il s'agit ici, quelquefois de grandes salles souterraines comportant plusieurs centaines de boulines (niches pour les pigeons) et, parfois même, plus d'un millier. Le sommet de cette salle, donnant sur l'extérieur (la surface), aboutissait dans une petite construc-



### LA FOSSE

Commune de Denezé-sous-Doué

d'après relevé de  
G. Guyomard

Une cour de ferme troglodytique  
avec des nombreuses dépendances  
/troglodytisme vertical dans le tuffeau/

tion de surface munie de trous d'envol. Certains pigeonniers pouvaient mesurer plus de dix mètres de haut, la plus grande partie était souterraine.

## Un hôpital souterrain

A la sortie de Saumur, dans le parc de Notre-Dame des Ardilliers, dans le coteau, on peut apercevoir une série de caves qui faisaient partie du XVI<sup>e</sup> siècle de l'Hospice de la Providence. Ces lieux furent ainsi décrits, en 1807, par le Docteur Gaulay :

*« C'est par le jardin que l'on se dirige vers le local nommé « les caves ». Cette partie de l'Hospice mérite une attention toute particulière : sa situation, le nombre d'individus qui l'habitent en font, pour ainsi dire, un nouvel Hospice... »*

*« Dans un rocher très étendu et de plus de cinquante mètres de hauteur..., la nature calcaire de la pierre a permis qu'on creusât des voûtes profondes... »*

*« Un large escalier, pratiqué sur la pente du rocher, se termine à une esplanade longue de cent mètres environ ; elle est bornée, d'un côté, par une allée de hêtres fort élevées (fagus silvatica), au sud par le coteau taillé à pic, surmonté par le bois. Dans toute l'étendue de cette esplanade, on a creusé dans le roc une grande quantité de petites cabanes, ou loges, habitées par des hommes maniaques, ainsi que par des vieillards pensionnaires, qui, ne pouvant plus travailler à cause de leur âge ou de leurs infirmités, choisissent cet Hospice, de préférence, parce qu'ils y trouvent quelques agréments propres à leur faire oublier leurs chagrins et, en outre, parce qu'ils y rencontrent une grande économie du côté de l'existence. »*

*« Toutes ces loges sont peu profondes, percées dans une roche très sèche, et elles sont en général très saines. Celles des fous présentant les mêmes avantages ; elles sont fermées par des portes à claire-voie, fortement scellées dans le roc ; ceux dont la manie est paisible ont un lit, et des personnes de la maison leur portant la nourriture et ce qui leur est nécessaire ; en outre, ils les promènent souvent, soit dans le jardin, soit sur l'esplanade. Chacun de ces maniaques a une loge à part. »*

*« A gauche, est une cave, large de huit mètres sur quatre-vingts de longueur et cinq de hauteur ; c'est là que demeurent les pauvres de la maison, idiots, paralytiques, aveugles, épileptiques, ainsi que quelques folles tranquilles. Trois rangs de lits, de vingt chacun environ, existent dans toute la longueur de cette cave. »*

*« Plus de soixante personnes habitent cette cave ; fort peu tombent malades. »*

Le même auteur nous présente, toujours dans la même maison, une surprenante cave.

*«... Avant de terminer, je parlerai d'une grande cave située à droite de la cour principale de cet Hospice. Cette cave, longue de plus de quatre-vingts mètres, est revêtue, dans une grande partie de son étendue, d'incrustations épaisses de carbonate de chaux, ou stalactites formées par le suintement de l'eau au travers du rocher ; cette eau se dépose sur les parois de la cave et forme des plaques énormes. La voûte présente quelques stalactites fusiformes, mais elles sont toujours tronquées et s'allongent fort peu. La roche calcaire étant pure et blanche, la cristallisation de ces stalactites est fort belle et d'un blanc opaque qui leur donne une certaine ressemblance avec le marbre. Au fond de cette cave, est une fontaine d'une eau très limpide, qui s'écoule de son bassin, traverse la cour, et va se perdre dans une fosse... »*

## Dénezé-sous-Doué

En pénétrant dans ce village quelconque en apparence, on peut remarquer de nombreuses cours de caves (souvent abandonnées) et à un endroit une cave ouverte aux touristes, classée monument historique – « la caverne sculptée ».

Les conservateurs de la cave – M. et Mme List (historiens et archéologues) nous font découvrir dans ce souterrain, l'histoire de France. Selon ces spécialistes il s'agit « d'une œuvre unique en occident... Le site a dû contenir des milliers de sculptures. Les figures ouvragées sont aussi uniques par leur style : ces sculptures, plus ou moins caricaturales, s'enchevêtrent dans les prises truculantes. Plus de la moitié des personnages sont des femmes, souvent représentées dans des attitudes insolites (nombreuses scènes de maternité et d'enfantement), des hommes dans des postures parfois obscènes, évoquent par leur faciès les humains les plus variés : mongols, négroïdes, indiens, turcs s'enchevêtrent en une farandole des plus étranges dont émergent des mitres d'évêques, des singes, des serpents, des mains démesurées, de chétives caryatides, des géants ventripotants. Certains de ces personnages mesurent 1,20 m de la tête aux pieds, d'autres dépassent guère 10 cm... Certains corps semblent disproportionnés. En fait, le véritable relief ne se révèle qu'à la lueur d'une bougie. Son statuaire paraît alors beaucoup moins maladroit ». Toujours selon les conservateurs du site : « les occupants de ces lieux étaient des maçons et des tailleurs de pierre, ils vivaient en communauté et devaient pratiquer sous terre un rituel initiatique, secret comme de nombreuses confréries de métier ».

Dans le chapitre suivant, Charles Gilbert aura l'occasion de revenir sur l'étrange histoire de cette « frairie », des « perreyeux ».

## Les carrières

Pour quelqu'un qui n'est pas habitué au monde des ténèbres, le premier contact, avec les vieilles carrières, peut paraître inquiétant. L'obscurité y est totale, tout comme le silence, l'air ne bouge pas, les points de repère s'effacent. En suivant les galeries éclairées par le faisceau lumineux de sa lampe, le visiteur ne découvre l'environnement que partiellement, en fonction de la direction de l'éclairage. A chaque passage, les galeries pouvaient dévoiler une autre image. En fonction de la nature de la roche, le dessin des carrières et les impressions sont différentes.

Dans le tuffeau, les galeries sont souvent basses et sinueuses. A certains endroits, elles donnent accès à des espaces libres, gigantesques, ponctués par des forêts de piliers.

Dans les faluns, les galeries suivent une logique géométrique, elles sont droites, parallèles les unes aux autres, avec des passages perpendiculaires. Cette logique implacable fait ressembler toutes les galeries les unes aux autres, le risque de perdre son chemin est très grand. Enfin, les galeries dans les faluns sont beaucoup plus hautes. Certaines dépassent facilement dix et même quatorze mètres de haut. Ce n'est pas pour rien qu'à Doué-la-Fontaine, on les nomme les cathédrales.

Après quelques minutes de cheminement, l'angoisse nous quitte. On respire plus facilement, la marche devient plus décontractée. Les yeux s'habituent à l'obscurité et on réalise mieux les formes et les distances. Enfin, on commence à apprécier le calme et le silence total de ce monde minéral, perturbé par une goutte d'eau qui tombe, par quelques chauves-souris ou quelques endives égarées !...

En revenant à la surface, on se sent agressé par la lumière, les couleurs, le mouvement de l'air et surtout par le bruit. Il n'est pas rare de regretter d'avoir quitté ce monde souterrain du silence.

## LES PRINCIPAUX SITES TROGLODYTIQUES

**Dénezé-sous-Doué** (6 km au nord de Doué-la-Fontaine sur la D. 69). Ancien village troglodytique, avec encore quelques fermes troglodytiques. Il faut visiter la « Caverne sculptée » réalisée au XVI<sup>e</sup> siècle par les tailleurs de pierre libertaires. Visite guidée par les conservateurs.

**Doué-la-Fontaine**. Ce fut jadis un grand centre d'extraction du falun. Les entrées des carrières aménagées en habitat ont donné naissance à des curieux « quartiers troglo » dont le plus représentatif se trouve le long de la rue des Perreyers à Douces. Les carrières, avec les salles en forme de « bouteille » (ogives), méritent le détour. L'immensité du réseau, la forme ogivale des salles et leur hauteur ont valu à certaines le nom de cathédrales.

Au centre de Doué-la-Fontaine, se trouve une très belle église troglodytique non visitable. Le sous-sol de cette petite ville est percé comme un gruyère et recèle de nombreuses curiosités.

Sous les « Arènes », un ensemble de belles carrières aménagées pour les expositions artisanales.

A l'extérieur de la ville, un zoo occupe d'anciennes carrières. La visite est en partie souterraine.

**La Fosse** (commune de Dénezé-sous-Doué, à 5 km de Doué-la-Fontaine). Un ensemble des caves caractéristiques de la plaine Douésienne (troglodytisme vertical), mais creusées dans le tuffeau. Le tout forme, aujourd'hui, une ferme composée de deux cours des caves bordées des dépendances et des caves demeurantes. L'aménagement et l'animation de cet ensemble troglodytique complexe donne une très bonne idée de la vie troglo de jadis.

**La Herpinière** (2 km de Montsoreau). Un moulin cavier visitable domine un ensemble troglodyte. La machinerie du moulin est « troglo ».

**Louerre** (10 km au sud-ouest de Gennes). Petit village jadis troglodyte, comportant de nombreux témoignages authentiques de ce type d'habitat, de même que Saint-Pierre-en-Vaux, Crezillé, Chemelier, Couture, etc.

**Montsoreau** – connu pour son château – comporte de nombreux troglodytes sur plusieurs étages dans la falaise dominant la Loire. Dans la partie supérieure, les gouffres d'effondrement et les carrières complètent l'originalité du site.

**Rochemenier** (5 km au nord de Doué-la-Fontaine). Village à l'origine entièrement troglodytique (troglodytisme vertical). De nombreuses fermes se trouvent encore en caves. Une ferme troglodytique est aménagée en musée.

**Saumur.** Ville du cheval, mais aussi du vin et des champignons. Sous la ville, de nombreuses caves posent souvent le problème de la sécurité, de même que les carrières et les troglodytes encastrés dans la falaise. Derrière l'église Notre-Dame des Ardilliers, dans la falaise, un ensemble de cellules et de salles correspondant à un ancien hospice.

**Saint-Hilaire-Saint-Florent** (l'entrée ouest de Saumur). Dans des anciennes et vastes carrières de tuffeau, un « Musée du Champignon » a été aménagé, montrant les méthodes de culture du champignon de Paris, mais aussi une reconstitution de la taille ancienne du tuffeau.

**Souzay-Champigny** (6 km à l'est de Saumur). Sans doute un des plus beaux et des plus curieux villages de l'Anjou, cependant, sans aucun aménagement d'accueil. On peut découvrir de très belles demeures seigneuriales semi-troglodytiques accolées à la falaise et, surtout, le château dit de Marguerite d'Anjou (en partie troglodytique). En entrant dans la falaise, on pénètre dans le village troglodytique de Souzay, aujourd'hui abandonné (en partie sur la commune de Dampierre). L'original du site repose sur les gouffres d'effondrement qui intègrent l'habitat souterrain. Un réseau impressionnant de carrières souterraines accueille les champignonnières.

**Tourtenay** (10 km de Montreuil-Bellay). Un véritable labyrinthe de carrières souterraines, aménagé en partie en habitat troglodytique, comportant un musée paysan et artisanal. Ce vaste ensemble troglodytique comporte deux niveaux reliés par un escalier intérieur. On peut y observer les vestiges d'un grand pigeonnier troglodytique, avec plus de 1700 boulins, un pressoir du XIII<sup>e</sup> siècle et une ancienne demeure seigneuriale.

**Turquant** (7 km à l'est de Saumur). Adossé à la falaise, apparaît un manoir troglodytique abandonné, façade bien conservée. A l'intérieur, les aménagements successifs (surtout XIII<sup>e</sup> s.) ont fait perdre le caractère original. Le manoir comporte un ensemble de pièces, des escaliers intérieurs. Une chapelle et des dépendances dans des caves brutes. Le site n'est pas visitable.

se couche tôt, car la chandelle est un luxe coûteux et il est nécessaire de reprendre des forces pour la longue journée du lendemain. Car on travaille tous les jours que Dieu fait, ou presque, les fêtes religieuses chômées étant nombreuses, à peu près 170 par an, au cours du Moyen Age.

L'emprise de l'Eglise, tant dans le domaine spirituel que social et économique, est considérable. Celle du système féodal également. Et le « perrier » subit en plus les caprices de la nature : le gel qui fait éclater les pierres, les pluies qui ravinent les chemins et empêchent les charrois, les inondations qui bloquent le trafic fluvial ; les mauvaises récoltes qui amènent la famine... Et, comme si tout ces maux ne suffisaient pas à sa peine, il subit aussi les troubles provoqués par les brigands errants et la soldatesque qui ont une fâcheuse tendance à se nourrir sur le dos de l'ouvrier et du paysan.

C'est dans ce contexte que naissent les légendes qu'on se raconte lors des veillées de l'hiver. Près de la cheminée, tout en écoutant le conteur, on casse des noix, on épluche des châtaignes, en guettant le moindre bruit insolite qui indiquerait la présence tant redoutée d'un quelconque spectre ou celle d'un loup-garou.

### « La frairie de Mousseau »

C'est, aussi, dans ce contexte que vivent les corporations et les confréries qui y sont souvent associées. Si la corporation est une sorte de syndicat dont la vocation est la défense des intérêts de la profession et la transmission de ses tours de main et secrets de fabrication, la confrérie possède, quant à elle, une mission religieuse. Toutefois, en ce qui concerne les « perreyeurs » du Saumurois, il ne semble pas qu'ils aient été réunis dans une corporation, mais, pour certains, dans une sorte de « frairie », assez particulière, qui possédait son « siège social » à l'ancien village du Mousseau, à six kilomètres de Doué.

Situé sur la route de Gennes, à Doué-la-Fontaine, sa population était vraisemblablement composée de tisserands, de viticulteurs, de tailleurs de pierre. Peut-être, y avait-il aussi un forgeron, un tenancier de cabaret ?...

Comme toutes les autres, elle réunissait vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, des catholiques et des protestants. La Réforme de Martin Luther avait, en effet, pénétré assez rapidement en France et plus particulièrement dans le Saumurois, grâce aux comptoirs marchands des bords de Loire, lesquels trafiquaient avec les membres de la Ligue Hanséatique. On peut imaginer qu'un ou plusieurs Juifs avaient également élu domicile dans ce petit village, blotti autour de son église du XI<sup>e</sup> siècle, dédiée à Saint-Jean-Baptiste, assez curieuse avec sa nef de trente-trois mètres de long sur huit de large et son abside ronde, proche de la fontaine de Saint-Martin où les femmes allaient chercher l'eau.

Tout à côté, se tenait le village de Denezé. La paroisse relevait du comté de Trèves, mais les bénéfices appartenaient à l'abbaye de Saint-Florent, laquelle se trouvait en contestation permanente, depuis la fin du XI<sup>e</sup> siècle, avec les seigneurs de la région...

Nous sommes donc au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et, pour le moment, encore en paix. La « frairie » des tailleurs de pierre locaux, qui exerce ses activités librement, se trouve confrontée, en avril 1539, aux dispositions de l'Ordonnance de Villers-Cotterets. Préparée par le chancelier Poyet et signée par François I<sup>er</sup>, elle établit l'état civil, oblige à l'emploi de la langue française dans les actes notariés, mais elle supprime aussi les confréries d'ordre professionnel.

Nos tailleurs de pierre du Mousseau sont bien ennuyés, mais ils trouvent vite le moyen de poursuivre leurs activités. Une vaste cave va leur servir d'abri secret.

Combien sont-ils ? Aucun texte n'a été découvert qui puisse répondre à cette question...

Par contre, ils nous ont laissé une trace bien visible de leur travail, qui nous permet de reconstituer, d'une façon tout de même fragmentaire, ce que furent leurs réunions.

Suivons l'un d'entre eux dans cette cave qu'on nomme alors *La Cayernie*. Des flambeaux fuligineux éclairent une grande salle, assez vaste pour accueillir une bonne cinquantaine de personnes. Notre ouvrier entre. Respecte-t-il un rituel ? Nous ne le savons pas. Suit-il un office particulier ? Nous ne le savons pas davantage.

Sans aucun doute, on boit, avant de se mettre à l'ouvrage et de tailler dans la pierre tendre des parois des figures, des personnages, qui illustrent les récits qu'on se colporte de bouche à oreille, ou les phantasmes de l'époque. Voici qu'apparaissent deux individus, coiffés de plumes, des Indiens, dont l'un avait été ramené du Brésil en Anjou, en 1505. Un peu plus loin, une scène évoque, *a priori*, une Piété. Un examen attentif révèle qu'il s'agit, plutôt, de l'illustration d'un fait divers survenu en 1560, épisode de la querelle entre les Catholiques et les Protestants, et qu'il serait trop long de rapporter ici. Cependant, cette sculpture, qui groupe quatre personnages, nous informe d'une manière symbolique sur l'évènement.

Un peu plus loin, une femme porte un caleçon, dont nous savons que la mode a été introduite en France par Catherine de Médicis. Une autre femme montre ses seins nus, référence à « l'espoitrinement », ce décolleté particulier, affiché par les dames de la cour de Charles IX, vers 1561. De la pierre surgissent des animaux, des visages, des instruments de musique, jaillissant dans un enchevêtrement étrange, au hasard, vraisemblablement, de l'inspiration de nos sculpteurs.

Quelques scènes, qui paraissent présenter une connotation sexuelle, constituent, en réalité, une allusion à un rituel d'initiation des apprentis, lors de leur passage au titre de compagnon. Certaines figures sont visiblement inachevées, sans aucune relation avec celles qui les entourent.

La facture générale de ces œuvres insolites n'atteint guère la perfection. Il s'agit là, dans l'ensemble, d'art naïf. Néanmoins, certaines œuvres témoignent d'un réel talent et surtout d'une incontestable maîtrise du métier.

Une question se pose cependant : comment ces tailleurs de pierre du Mousseau ont-ils eu connaissance de la mode pratiquée à la Cour royale, de faits, qu'ils ont gravé dans leur refuge ? Une hypothèse, avancée par Mme et M. List, actuels conservateurs de cette caverne sculptée, est à prendre en considération : un maître de la confrérie, Pierre d'Angers, aurait, en son temps, séjourné à la Cour, à Blois, et c'est sur ses indications que ses compagnons auraient sculpté les scènes que nous admirons aujourd'hui.

Mais retrouvons notre sculpteur. Son travail ébauché ou achevé, après quelques libations avec ses camarades, il remonte au jour et rejoint sa famille, quelque part, dans une autre cave du village. Le lendemain, il se remettra à l'œuvre sur un chantier proche. Le dimanche, à l'église, il assistera à la messe dite par le curé Nicolas La Planche. S'il est Protestant, il ira participer au service divin, dans une chapelle, d'ailleurs prêtée par le curé. C'est qu'ici, loin des querelles théologiques, on s'entend bien. Sans doute, l'esprit libertaire de la confrérie y est-il pour beaucoup.

Hélas, rien sur cette terre ne dure. Les guerres de religion vont ravager l'Anjou. En 1567, Denezé est ruiné, le Mousseau également. Pas très loin, le hameau de Varennes est rasé et seule la façade de son église, dédiée à Saint Jean et à Sainte Madeleine, échappe à la destruction.

Il semble que cette époque troublée, sanglante, marque la fin de la confrérie. La paix revenue, le curé de Denezé fait murer l'entrée de la cave aux sculptures. Les sculpteurs de l'ombre ont disparu. On trouve, cependant, encore trace, en 1698, de l'existence de la cave sous le nom assez révélateur de « Chambre de veillée massonne ». Le lieu demeure toujours dans la mémoire collective ; puisqu'en 1740, le doyen au chapitre de Doué visite la cave et s'effraie des images de femmes dénudées qu'il y voit. Aussitôt, il fait détruire la voûte et combler la cave... Il faudra attendre 1956 pour que deux chercheurs amateurs, J. et C. Fraysse, passionnés par les troglodytes, d'une patience et d'une compétence rares, redécouvrent le message symbolique et historique laissé par les ouvriers de la Renaissance...

#### **400 sculptures restaurées avec soin**

Aujourd'hui, le visiteur peut admirer quelque 400 sculptures, restaurées avec soin, mais il reste encore trois salles comblées, qu'il faudra bien déblayer un jour pour retrouver l'ensemble du trésor sculpté des tailleurs de pierre de Denezé et, peut-être, leur secret...

Au cours des siècles, la technique des « perreyeurs » évolue peu. Pas plus, d'ailleurs, que celle des transports. La Loire constitue toujours le moyen privilégié du transport des parpaings et les chariots des rouliers ne font guère de progrès. Entre-temps, les galeries s'enfoncent de plus en plus profondément sous les coteaux de la rive gauche, mais aussi, plus rarement dans deux, trop éloignés, de la rive droite, comme à Vernuil-le-Fourrier, par exemple.

Les galeries vont servir de granges, de chapelles, de salles des fêtes, de refuges. Mais, nonobstant batailles, combats et Révolution, Empire et Restauration, l'exploitation continue vaille que vaille. Les gabarres lourdement chargées, sillonnent toujours la Loire et les rouliers marchent tranquillement à côté de leur convoi...

Au début même de l'expansion industrielle, à la veille du Second Empire en 1845, quarante-deux carrières sont exploitées dans le Saumurois. Deux cent soixante-douze ouvriers y travaillent.

#### **L'exploitation du falun**

On n'exploite, d'ailleurs, pas que le tuffeau. Cette même année 1845, à Doué-la-Fontaine et dans ses environs immédiats, le falun est tiré du sol comme le tuffeau, mais selon une technique différente. Trente-quatre carrières, quatre-vingt-dix ouvriers sur le seul territoire de la commune de Douces, banlieue immédiate de la « cité des roses » !

L'exploitation est plus ou moins saisonnière. Il est, en effet, nécessaire de mettre à jour la couche de falun, cette pierre faite de sédiments marins, dans laquelle on trouve fréquemment des restes d'animaux ayant vécu au Miocène supérieur. L'opération primaire est appelée « découvrage », ce qui se passe de commentaire. Quand le falun est mis à nu, au fond d'une tranchée d'environ quatre mètres de long, sur un mètre de large, on creuse. La profondeur des caves est variable, de huit à vingt mètres, au maximum. La largeur atteint parfois quatre mètres.

Les couches de falun sont : soit horizontales, soit obliques, ce qui oblige au creusement de galeries particulières, à voûte presque en forme d'arc, dont chaque extrémité est appelée « tête ». On coupe, alors, la pierre en « quartiers », selon la